

que nous appelons *Dieu*. Le raisonnement par lequel on suppose que la série des causes n'a point de terme constitue le *progrès à l'infini*. Il ne peut satisfaire la pensée, comme Aristote l'avait remarqué déjà, parce qu'il n'explique rien; il ne fait que reculer indéfiniment la difficulté, sans la résoudre, car l'idée de cause, aussi longtemps qu'elle s'applique à une chose déterminée, nous oblige toujours à nous élever jusqu'à l'être indéterminé, qui est la raison de tout.

Le procédé cosmologique nous amène donc en face de Dieu. Il nous est impossible, dans la pleine lumière de notre conscience, de ne pas admettre que le monde ait une cause, et que cette cause soit autre que le monde. Mais le monde est ou peut être infini dans ses diverses parties. Qu'est-ce alors que la cause du monde? C'est une chose infinie assurément, non plus infinie d'une manière relative, mais infinie d'une manière absolue, puisqu'elle est le dernier terme de la pensée et qu'elle doit contenir en soi tous les genres de la réalité; c'est l'être absolument infini, c'est à dire infini à tous égards et sous tous les rapports; c'est l'être qui est tout l'être. Des infinis relatifs peuvent exister ensemble, parce qu'ils sont limités à un genre; mais l'infini absolu est nécessairement seul et unique, puisqu'il est tout. Les infinis relatifs sont en lui et donnent la plénitude à son essence, comme les êtres finis, esprits, corps et hommes, remplissent l'esprit universel, la nature et l'humanité. Point de fini hors de l'infini; point d'infini relatif hors de l'infini absolu. L'infini absolu est donc sans second; il est tout et contient tout; il n'est qu'à cette condition. Telle est la pensée de Dieu. Il est impossible à une conscience éclairée de ne pas concevoir Dieu comme l'être de tout être : *ens entium, omnitudo realitatis*. C'est la seule pensée qui nous manque, quand nous avons reconnu le monde comme infini dans ses divers ordres; c'est la seule qui complète et soutienne les autres, la seule qui puisse servir de principe à tout le reste; c'est l'idéal de la raison, comme s'exprime Kant. Le monde, en effet, n'est qu'un ensemble de parties. Cette conception laisse une lacune dans notre esprit : la conception de Dieu comble cette lacune. Le monde a besoin d'une cause, car il est limité sous

chacune de ses faces; cette cause doit être complètement infinie, pour expliquer l'infinité des choses que nous concevons dans chaque genre; la seule cause suffisante du monde est donc l'être absolument infini, qui est Dieu. C'est la pensée de Dieu qui seule nous arrache à la pensée de la limitation des choses. Nous disons bien que l'espace est infini, parce qu'il est tout l'espace et qu'il n'y en a point d'autre; cependant l'espace n'est qu'un genre. Nous disons encore que le temps est infini, parce qu'il embrasse tout ce qui appartient à cet ordre; mais le temps aussi n'est qu'un genre. Dieu n'est pas infini de cette manière; il n'est pas seulement tout dans un genre déterminé, il est absolument tout : il est tout ce qu'il y a de réel et de positif dans les esprits, tout ce qu'il y a de réel et de positif dans les corps, tout ce qu'il y a de réel et de positif dans les essences de toutes les créatures possibles, comme l'affirme Fénelon. Il a tout l'être de tout ce qui est. Le géomètre qui dirait que l'espace est infini, mais qu'il y a encore des espaces hors de l'espace, serait un objet de risée pour ses confrères. Il serait moins aveugle cependant que les théologiens qui soutiennent que Dieu est l'être infini, mais qu'il y a encore des êtres hors de Dieu (1). L'être infini signifie tout l'être, *ens omne* : l'essence infinie exprime la totalité de l'essence, et qui dit l'être entier exclut toute restriction. Répétons-le donc avec un savant évêque, Dieu est tout ou il n'est rien. S'il n'est qu'un être déterminé, nous n'avons nul besoin de lui : il n'est qu'un genre nouveau ajouté aux autres, ou un genre ancien élevé arbitrairement au rang de cause première. S'il est tout l'être, au contraire, il est un objet *nécessaire* de notre pensée, et l'insensé seul peut dire dans son cœur : Dieu n'est pas.

La notion précise de Dieu, développée dans son contenu, est donc la pensée de l'Être un, infini, absolu qui est et contient dans son essence la nature, l'esprit, l'humanité et tous les êtres finis. « In Deo sumus, vivimus et movemur. Ex ipso et per ipsum et in ipso sunt omnia. » C'est la pensée la plus

(1) *Du Panthéisme*, examen d'un ouvrage de M. Tiberghien, par N. J. Laforêt, professeur à l'université de Louvain. Bruxelles, 1855.

pleine que nous possédions, ou plutôt c'est la pensée unique qui comprend tout, dont les autres pensées ne sont que des reflets et dans laquelle elles sont fondées, sans en excepter l'intuition *moi* et l'idée de la cause. Nous n'avons aucune notion qui soit étrangère à la notion de Dieu; car dans toutes les opérations de l'intelligence, nous affirmons quelque chose, nous posons l'être ou une détermination de l'être. Qu'on le sache ou qu'on l'ignore, Dieu est au fond de tout acte de conscience. Le panthéiste et l'athée proclament également Dieu, mais l'un avec discernement, l'autre sans intention.

La pensée de Dieu ne doit donc pas se formuler d'une manière négative ou restrictive. Il ne faut pas dire : Dieu est ceci ou cela, mais Dieu est tout. Il ne faut pas dire avec les théologiens : Dieu est un pur esprit; ni avec les matérialistes : Dieu n'est que la nature; ni avec les positivistes : Dieu est l'humanité et n'est pas autre chose; ni enfin avec les panthéistes : Dieu est tout cela ensemble. Tous ces jugements sont faux, parce qu'ils enferment Dieu dans les limites d'un genre ou de plusieurs genres. Dieu n'est pas une partie de la réalité, mais la réalité tout entière. Il est par conséquent *aussi* le monde, il est aussi l'esprit et la nature et l'humanité; mais il n'est pas seulement la somme des êtres, il est la raison de tout ce qui est fini. Dieu n'est pas l'ensemble des choses, mais l'unité absolue de l'essence. L'ensemble des choses c'est le monde; le principe ou la raison du monde c'est Dieu. Le principe est un, simple, indécomposable, car s'il était une réunion de parties, il se confondrait avec le monde et nous devrions de nouveau chercher la raison de cette réunion. Dans le monde il y a antithèse et synthèse : l'antithèse comprend la nature et l'esprit, dont la synthèse est l'humanité; mais il y manque la thèse, le point de vue supérieur de l'unité. La thèse c'est Dieu. Il ne faut pas dire non plus : Dieu est l'éternel et rien que l'éternel, ou Dieu est amour et n'est qu'amour; car Dieu est aussi la vie et la pensée. Dieu n'est rien de déterminé; il est tout d'une manière pure et simple. Le seul nom qui lui convienne est *l'être*. Dieu est l'Être; il est Celui qui est, le *ὄντως ὄν* de Platon et d'Aristote. Tout ce qu'on ajoute à l'être est inutile ou

surabondant. La philosophie n'est que l'explication de ce terme.

Il ne faut donc rien retrancher de la notion de Dieu, si ce n'est la détermination qui se trouve dans le développement de toutes les autres. La détermination est une limite et une négation; une chose déterminée est une chose qui s'oppose à une autre et l'exclut. Dieu n'est coordonné à rien et n'exclut rien. Il est la thèse une et entière, la thèse absolue qui n'a point d'antithèse. La pensée de Dieu est toute positive; c'est la seule qui ne soit négative sous aucun rapport. L'esprit et la nature sont la négation l'un de l'autre : Dieu est la négation de toute négation. Il y a autre chose que la nature; il y a autre chose que l'esprit : il n'y a pas autre chose que Dieu. Tout ce qui est affecté de négation, excepté Dieu. Chaque genre repousse tout autre et lui est extérieur : Dieu seul n'a point d'extérieur. Tout est en lui. Il est aussi tout ce qu'il contient dans son essence; mais comme il n'est rien de déterminé lui-même, comme il n'est pas plus un genre qu'un autre, les limites qui enveloppent de toutes parts les êtres finis dans le monde, et qui sont la source de l'imperfection sous toutes ses faces, ne sont pas les limites de Dieu. Les bornes qui entourent les globes célestes dans l'espace portent-elles atteinte à la simplicité et à l'infinité de l'espace? Le fractionnement des couleurs altère-t-il l'unité et la pureté de la lumière? C'est ainsi que Dieu est tout en unité, et c'est parce qu'il est tout, qu'il est au dessus des négations, des conflits et du mal qui s'attachent aux êtres finis.

Est-il nécessaire encore de demander si le monde est en Dieu d'une manière éminente ou autrement? En disant que Dieu n'est pas le monde, mais la raison du monde, nous avons posé le principe de la prééminence ou de la transcendance de Dieu, mais ce principe ne peut être compris exactement que dans la métaphysique. Pour le moment, toute distinction est inutile. Il faut dire simplement avec saint Anselme : « Ex ipsa summa essentia et per ipsam et in ipsa sunt omnia. » Dieu est le tout, le tout un, le tout absolu et infini, voilà la première pensée; et la conséquence immédiate, c'est que Dieu est infini à tous égards, absolument

infini. Il n'est donc pas infini seulement en intension ou en degrés de perfection, il est au dessus de tout degré et de toute disjonction.

Nous avons ainsi achevé la première partie du procédé analytique par lequel l'esprit s'élève progressivement du point de départ au principe. Nous avons obtenu une intuition claire et précise de Dieu. Nous avons reconnu, en nous conformant aux lois de notre organisation spirituelle, que nos connaissances, considérées en elles-mêmes et dans leur objet, ont nécessairement une cause, et que cette cause, qui contient en soi tout ce que nous concevons de fini ou d'infini, est nécessairement au dessus du monde. Nous comprenons Dieu et ne pouvons nous empêcher de le comprendre, quand nos dispositions intellectuelles sont suffisamment développées, comme l'Être un, infini, absolu, qui est tout et qui est cause de toutes les parties de la réalité, de tous les genres que nous désignons sous les noms de nature, d'esprit et d'humanité. Dieu comme tel n'est pas un être déterminé, plus élevé que les autres, mais l'Être tout entier, objet nécessaire de la pensée. La notion de Dieu est absolument pleine et positive; c'est la notion unique, qui embrasse toutes les autres et ne dérive de rien; c'est la seule qui soit dégagée de toute détermination, de toute restriction, de toute négation. C'est pourquoi cette notion doit surgir immédiatement dans notre esprit, après une préparation convenable. Puisque Dieu ne se déduit de rien, nous ne pouvons pas non plus le rattacher à un principe supérieur, par la voie du raisonnement et de la démonstration. Il en est du principe comme du point de départ de la science. Il ne s'exprime pas sous forme de conclusion, ni même de proposition, puisqu'il est seul et unique, mais sous forme de notion. Il est l'objet d'une intuition intellectuelle. Nous devons voir Dieu par la raison, comme nous voyons que le tout est plus grand que la partie et que tout phénomène a une cause. Cette intuition est complètement indéterminée, mais elle est susceptible de détermination, car elle se distingue déjà de toutes les notions déterminées précisément parce qu'elle est indéterminée. Puisque Dieu est tout l'Être, nous sommes aussi

comme êtres en rapport direct avec lui, et c'est directement que nous devons le saisir. Or telle est la notion que nous devons mettre en lumière et faire mûrir, avant que nous puissions en connaissance de cause nous prononcer sur l'*existence* de Dieu. Passons maintenant à l'application.

La notion de Dieu, telle que nous venons de la développer, a-t-elle une valeur objective ou n'est-elle qu'un produit fantastique de notre imagination? Dieu, l'Être, le Tout-Un existe-t-il réellement, et sommes-nous certains de son existence? Celui qui comprend la question la résoudra sans peine; celui qui ne l'a pas encore comprise doit s'abstenir, jusqu'à ce que la pensée de Dieu illumine son esprit. La certitude est chose individuelle; elle ne naît pas chez tous au même moment, ni au même degré; elle exige une certaine culture de la conscience, proportionnée à la grandeur de son objet; une raison inculte n'a pas conscience des choses rationnelles. Pour qu'une chose devienne certaine ou évidente, il faut et il suffit qu'elle soit claire et précise. Or qui voit clairement Dieu doit voir en même temps que Dieu existe. En effet, nous concevons Dieu comme l'Être qui est tout; or ce qui est tout est aussi l'existence. L'existence est quelque chose assurément: c'est une propriété positive; or rien de positif ne peut manquer à ce qui ne manque de rien. Ce qui existe est plus que ce qui n'existe pas; or l'Être de toute réalité ne saurait être moins qu'une autre chose. En d'autres termes, connaître Dieu, c'est voir l'essence de Dieu ou ce que Dieu est. Or l'essence est inséparable de l'existence. Qui pose l'essence pose l'existence de quelque manière, en pensée ou en réalité; qui pose l'essence infinie pose l'existence infinie. Dans l'être absolument infini, l'essence enveloppe nécessairement l'existence, comme le dit Spinoza: c'est la pensée la plus profonde qu'on ait émise au sujet de Dieu, et il est digne de remarquer que l'auteur de cette proposition a longtemps passé et passe encore pour athée.

Une chose finie ne possède, en effet, qu'une existence limitée et contingente; elle peut exister ou non hors de nous. Mais il est contradictoire qu'une chose infinie n'existe pas et n'ait pas l'existence entière; dans l'un et l'autre cas, elle ne

serait plus infinie, puisqu'elle cesserait d'être tout. Ce qui existe en pensée et en réalité est plus que ce qui n'existe qu'en pensée; l'un a une existence complète et réelle, l'autre une existence imaginaire et partielle. Or rien n'est plus complet, plus réel, plus positif que l'être de tout être; ou pour mieux dire l'Être un et entier est le seul qui soit entièrement positif et qui se suffise absolument à lui-même. Concevoir Dieu, c'est donc concevoir que Dieu existe. Nous ne pouvons pas souffrir de contradiction dans notre esprit; or nous serions en contradiction avec nous-mêmes, si d'une part, nous pensions Dieu comme l'Être de toute réalité, et si de l'autre, nous pensions que Dieu n'existe pas; car la seconde proposition est la négation de la première: Dieu n'est pas infini, s'il n'existe pas, Dieu sans l'existence est privé de quelque chose, il est moins que nous, il n'est qu'une des modifications de notre esprit; c'est nous qui l'inventons, c'est nous qui créons l'infini, en dépit de nous-mêmes, malgré la conscience que nous avons de notre limitation, malgré la notion que nous avons de Dieu. C'est assez qu'une pareille aberration se soit produite une fois; s'y arrêter, c'est abdiquer la raison. Répétons-le donc, avec une conviction bien réfléchie: l'Être infini ne peut être pensé que comme existant; or nous pensons l'Être infini; donc nous devons admettre son existence.

L'existence de Dieu est-elle par là démontrée? Non; il est démontré, au contraire, que l'existence et la non-existence de Dieu sont également indémontrables, et que néanmoins nous sommes obligés, en vertu de notre nature spirituelle, d'accepter l'une et de rejeter l'autre. Dieu se montre ou se révèle directement à toute raison éclairée; mais il ne se démontre pas, parce qu'il est sans cause, parce qu'il est lui-même le principe de toutes choses, par conséquent aussi le principe de la démonstration. Pour que la démonstration soit possible et ne se prolonge pas à l'infini, il faut bien qu'il y ait une chose qui ne puisse plus être démontrée, et cette chose est précisément Dieu. Mais par cela même, il est évident que Dieu n'a pas besoin de démonstration, puisqu'il est l'objet d'une intuition immédiate et que tout essai de démon-

stration de Dieu est la négation de Dieu, comme Être infini, comme cause première et dernière. Dieu est le seul être qui ne puisse et ne doive pas être démontré. Mais la non-existence de Dieu ne se démontre pas davantage; car le principe de cette démonstration devrait se trouver en définitive dans la nature même de la cause première qui est Dieu. Dans toute démonstration partielle, il faut remonter de cause en cause jusqu'au tout. Si Dieu ne se démontre pas, rien ne peut non plus se démontrer complètement que par Dieu. Est-ce à dire maintenant que Dieu soit une frivole hypothèse? Oui, pour un esprit frivole, incapable de s'élever au dessus des choses finies. Pour un esprit sérieux, Dieu est aussi le principe absolu de la certitude et la source de toute certitude métaphysique. C'est ce qu'affirme saint Augustin en ces paroles mémorables: *Deus in quo et a quo et per quem vera sunt, quæ vera sunt omnia.*

Nous devons, sans doute, pour comprendre Dieu, commencer par penser, juger et raisonner; nous devons analyser le moi et nous aventurer sur la scène du monde, en nous soumettant aux lois de notre nature intelligente, sauf à justifier ces lois, après avoir reconnu Dieu. Mais Dieu n'est pas plus contestable, par ce motif, que tous les autres objets sensibles ou non sensibles de la pensée. Quoi que nous pensions, nous devons obéir aux lois de notre activité intellectuelle. Chaque être agit selon son essence, d'après ce qu'il est, et se conforme, qu'il le veuille ou non, à des lois qu'il n'a pas faites, parce qu'elles sont l'expression même de son essence. Cette nécessité est commune à tous les travaux de l'entendement et s'applique invariablement à tous les domaines de la science. Celui qui voudrait se fonder sur ce fait pour critiquer le résultat de notre recherche, devrait donc s'interdire de raisonner ou se mettrait en contradiction avec lui-même; car il est impossible qu'il raisonne, sans suivre les lois de la pensée. Qui pourrait refuser son assentiment à ces principes: chaque chose est ce qu'elle est et n'est pas une autre; tout fait a une cause; la partie suppose le tout; un genre est une chose déterminée; le fini est une partie de la réalité; l'infini est la réalité entière; un ensemble d'objets

limités ne se suffit pas à lui-même et n'apaise pas le besoin de la raison? Celui qui contesterait ces vérités fondamentales renierait sa propre nature et devrait renoncer à faire acte d'intelligence; car il est impossible qu'il affirme sérieusement une chose sans nier le terme contradictoire.

Remarquons, du reste, que ces principes ou ces lois de la pensée ne sont que des points d'appui et non des arguments dans notre discussion. Nous les employons comme leviers, non comme prémisses, parce qu'on ne peut s'en passer et qu'il faut des termes pour s'entendre. Nous ne les invoquons pas pour garantir la certitude de nos conclusions. Qu'ils soient vrais ou faux, en dehors des limites du sens intime, le résultat que nous obtenons n'en est pas affecté; car nous devons toujours aboutir à la notion du tout qui complète nos autres notions. La pensée de l'Être infini et absolu est le couronnement obligé de toute culture intellectuelle. Or cette pensée ne dérive d'aucune autre; elle est indépendante de toute opinion préconçue; elle ne se produit pas dans notre esprit comme conséquence d'un raisonnement; l'argumentation n'a pour but que de la développer avec méthode et de la rendre plus claire. La notion de Dieu comme Être un et entier est donc absolument inattaquable, à quelque point de vue que l'on se place; et c'est uniquement d'après cette notion bien élucidée, et non d'après la marche qui a été suivie, que nous nous décidons pour l'existence de Dieu.

Notre raisonnement se résume en deux points: nous devons concevoir Dieu comme l'Être de toute réalité, et pour le concevoir comme tel nous devons admettre son existence. En d'autres termes, nous ne pouvons comprendre Dieu que comme l'Être, et l'Être que comme existant. Ce raisonnement ne s'applique qu'à Dieu, parce que Dieu seul est l'Être tout entier. Nous pouvons imaginer bien des genres, sans leur accorder l'existence objective. Il n'y a que le Tout qui, sans cette qualité, cesse d'être ce qu'il est.

Kant n'a pas compris cette distinction. Il soutient que tout jugement d'existence est synthétique, parce que l'attribut n'est pas donné avec le sujet ou que le sujet peut être conçu sans contradiction comme non existant. Cela est vrai de tous

les sujets déterminés, de tous les êtres qui sont au monde. Mais il est un sujet dont l'existence est nécessaire ou qui ne peut être conçu sans contradiction que comme existant, c'est l'Être infini et absolu. Le jugement *Dieu existe* est analytique et non synthétique, car la pensée de Dieu emporte la pensée de l'existence. Il est vrai qu'au point de vue purement formel, si l'on fait abstraction de la nature des notions, tout jugement est possible, pourvu qu'il y ait deux termes et un rapport. Mais Dieu n'est pas une notion quelconque dans notre argumentation, c'est une notion unique. Nous avons égard à la matière du jugement, quand nous déclarons que tout ce qui exprime une qualité positive, comme l'existence, s'accorde nécessairement avec l'idée de Dieu (1).

Je puis donc affirmer contre les sceptiques, et tout homme qui connaît la valeur des termes peut affirmer avec moi, que Dieu existe. J'ai la conscience de la vérité de cette proposition. La science est donc possible, car elle a un point de départ et un principe certains. La science existe du moment que l'on reconnaît Dieu. Dès lors aussi, l'homme entre en pleine possession de sa raison, de sa dignité, de son indépendance. Il n'a plus besoin d'un appui extérieur: il trouve en lui-même l'autorité que les autres cherchent au dehors. Il est en rapport direct avec Dieu, et peut se passer d'intermédiaire ou de médiateur pour l'accomplissement de sa destinée. Il est lui-même ministre de la vérité. Au criterium subjectif de la conscience: *aussi vrai que je suis*, il peut ajouter le criterium absolu, qui complète le premier: *aussi vrai que Dieu est*.

(1) Kant, *Critique de la raison pure*. Des arguments de la raison spéculative en faveur de l'existence d'un Être suprême.